

Jean-Claude Mourlevat

Jefferson

se fâche



FOLIO
JUNIOR

Jean-Claude Mourlevat

Jefferson se fâche

Couverture illustrée
par Lisa D'Andrea

Illustrations intérieures
par Antoine Ronzon

GALLIMARD JEUNESSE

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2023

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2024, pour la présente édition

Note

Dans le pays où cette histoire commence, les animaux marchent debout, parlent, portent des vêtements, conduisent des chasse-neige et écoutent la radio la nuit. Le pays voisin est habité par les êtres humains, qui sont les plus intelligents des animaux.

1



Ce dimanche matin-là, le jeune hérisson Jefferson Bouchard de la Poterie fut étonné par le calme qui régnait dans sa maison. Son réveil indiquait 8 h 30. Il repoussa la couette d'un coup de jambe et resta ainsi, allongé sur le côté, en pyjama, l'oreille aux aguets. Rien. D'ordinaire, il entendait toujours quelque chose depuis sa chambre : le passage d'une voiture sur la route, le vent dans les branches du marronnier, un craquement de la charpente, le froissement d'aile d'un oiseau contre la vitre. Ce matin-là, rien. Il se leva, presque mal à l'aise, et marcha vers la fenêtre. Il écarta le rideau et la joie emplit son cœur : il avait neigé !

Pas une de ces petites neiges qui tiennent quelques heures et fondent au premier rayon de soleil, non, un épais manteau, sûr de lui et d'une blancheur éblouissante. Et le plus joli, c'étaient ces quelques flocons qui continuaient à papillonner dans le silence.

Depuis plusieurs années, les étés étaient redevenus des étés et les hivers des hivers. C'était bien agréable. L'année tirait à sa fin et une fois de plus, on aurait de la neige à Noël !

Il aurait adoré revenir vers son lit, tapoter doucement une épaule et murmurer : « Réveille-toi, il a neigé ! » Mais comme il n'y avait personne, il alla à son téléphone portable resté sur la table de la cuisine, et appela le premier numéro enregistré.

- Oui ? fit une voix essoufflée au bout du fil.
- Gilbert, tu as vu ça, il a neigé ! Trente centimètres au moins !
- Je sais, Jeff, je pars dégager devant mon garage. Il faut que je puisse sortir Titine demain matin.
- Tu veux un coup de main ?
- D’ac, je t’attends. Mais apporte une pelle, j’en ai qu’une.
- Ça marche. J’avale mon petit déj et j’arrive.

Gilbert était un jeune cochon heureux, meilleur ami de Jefferson depuis l’école primaire, et maintenant chauffagiste de son état. Ses deux biens les plus précieux étaient son éternelle bonne humeur et cette fourgonnette fatiguée qu’il avait affectueusement nommée Titine.

Jefferson plongeait avec entrain plusieurs tartines de miel et de confiture dans son bol de chocolat chaud. Remettre son anorak, ses gants et son bonnet d’hiver, ressortir ses skis de fond, voir Gilbert, tout cela le ravissait. Le dimanche qui s’annonçait tristounet s’était transfiguré en une minute. La gaieté s’était posée sur le monde, comme la neige sur la campagne, par magie.

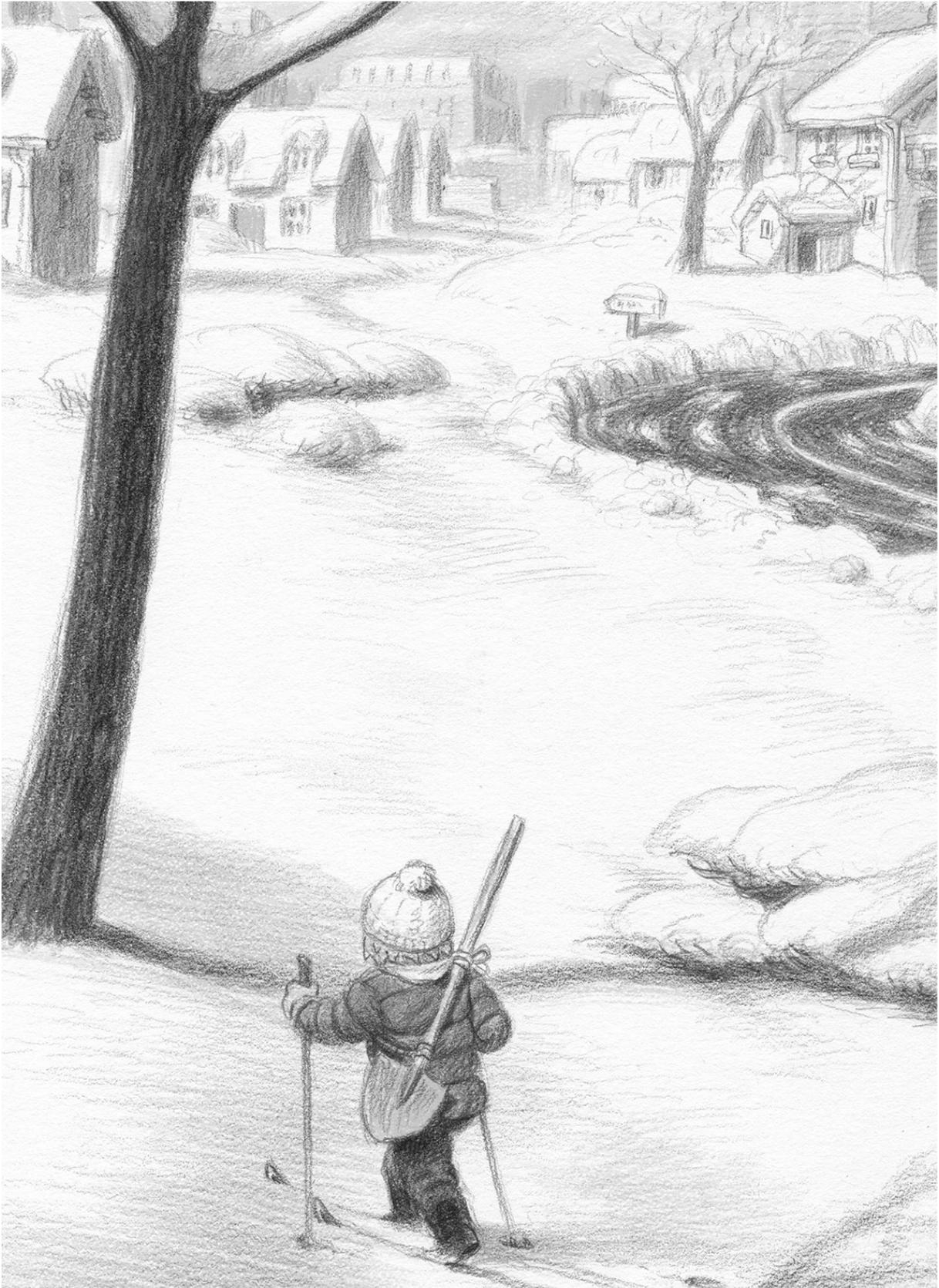
Il prit le long du bois, se laissa glisser sur le chemin bordé de groseilliers, si coloré aux beaux jours et si somptueusement blanc aujourd’hui. Puis il continua le long de la départementale en poussant fort sur ses bâtons, la pelle bien attachée sur son dos.

En ville, il suivit le parc dans lequel des enfants de toutes espèces, jeunes blaireaux, renardeaux, chiots, marcassins, s’en donnaient à cœur joie entre courses de luges et batailles de boules de neige. Jefferson sourit à leurs cris et à leurs rires. Il n’aurait pas eu à se forcer beaucoup pour les rejoindre et participer. Mais quand on est étudiant en géographie et qu’on termine son master 2, le temps des bonhommes de neige est derrière soi. *Est-ce que j’ai vraiment envie de devenir adulte ?* se demanda-t-il et il remit la réponse à plus tard.

Gilbert avait récemment trouvé pour sa fourgonnette un petit garage bon marché, sur le boulevard extérieur. Comme elle y passait au centimètre près, toutes les portières latérales se trouvaient condamnées et il devait entrer et sortir en passant par l’arrière. Il en fallait plus pour le contrarier. Il prenait ça comme un jeu. Pour lui, la vie entière était un jeu, d’ailleurs.

– Bravo, tu as été super rapide, mais j’ai presque fini ! lança-t-il de loin à Jefferson.

C’était vrai, il avait ouvert un large passage entre le garage et la chaussée et il ne restait plus beaucoup à déneiger avant que la voie soit libre. Jefferson pointa son gant vers un panneau vissé sur la porte et il éclata de rire.





On y voyait la fourgonnette, dessinée de face, les deux grands yeux ronds de ses phares remplis de larmes. La légende, écrite en dessous à la main, disait : *Si vous vous garez là, Titine ne pourra plus sortir et elle sera très triste. C'est ce que vous voulez ?*

– C'est ma sœur qui a fait ça, rigola Gilbert, chaussé de grandes bottes et vêtu d'un pull vert. Elle est trop forte, non ?

– Et le texte ?

– Ah, le texte est de moi... Avant, j'avais juste cloué un carton *Stationnement interdit*, mais les gens s'y mettaient quand même ! J'ai essayé ça, et maintenant ils respectent. Tu vois, tout est dans la manière.

Jefferson ôta ses skis, détacha sa pelle et tous les deux s'activèrent avec vaillance pendant une dizaine de minutes. Quand ce fut fini, ils restèrent encore un peu pour admirer le travail accompli et reprendre leur souffle.

– Tu as des nouvelles pour ton stage ? demanda Gilbert.

– Non, ça devrait être en ligne demain...

– Tu m'enverras un texto ?

– Oui, bien sûr.

Il y eut un silence. Jefferson n'en finissait pas de pousser un reste de neige avec le bout de sa chaussure.

– Ça me stresse. Quand j'ai fait la demande, l'été dernier, ça me tentait, mais maintenant que ça approche, je sais plus... Au fond, j'ai envie... qu'on me prenne pas.

– Qu'on te prenne pas ! Mais tu es dingue ! Tous les étudiants animaux rêvent de cette bourse ! Un semestre chez les humains, tous frais payés ! C'est l'Amérique ! Et puis, mon petit hérisson, si tu penses qu'on te prendra pas, tu te mets le doigt dans l'œil. T'as jamais échoué à rien !

– Ils en prennent un sur soixante, l'interrompit Jefferson, je te l'ai dit ?

– Oui, mais le un sur soixante, ce sera toi ! Et j'irai te voir, à Villebourg !

Il marqua un temps puis, baissant la voix :

– N'empêche, ça va me faire bizarre si t'es plus là...

Jefferson ne s'était pas attendu à cette confidence. Comme ils n'avaient ni l'un ni l'autre l'habitude de s'épancher, cela installa entre eux un petit moment de gêne qui ne dura pas, car un chasse-neige venait de surgir sur le boulevard. Il avançait vite et sa puissante lame triangulaire, à l'avant,

projetait d'énormes masses de neige sur les côtés. En ville le conducteur avait dû éviter de recouvrir les trottoirs, mais là il ne se posait plus de questions et se faisait plaisir.

– Non, murmura Gilbert, oh non, pas ça...

Tous deux se plaquèrent contre la porte du garage. Le monstre d'acier avançait, imperturbable et rugissant. Quand il fut assez près, Gilbert reconnut le conducteur, un ragondin nommé Martial, un employé municipal bien connu dans la ville. Que ce soit sur une tondeuse à gazon, à bord d'un véhicule d'arrosage, d'un camion-poubelle ou d'un chasse-neige, dès lors qu'il pouvait s'asseoir à un volant, il devenait comme fou. Il rentrait aussitôt la tête dans son cou, se mordait la lèvre inférieure et fonçait.

Gilbert s'avança au bord de la chaussée et agita les bras pour attirer son attention :

– Martial ! Arrête !

C'était peine perdue. Voir la neige gicler devant son véhicule mettait le ragondin dans tous ses états. Il accéléra encore et provoqua devant le garage un véritable raz-de-marée. La neige que Gilbert avait mis une heure à déblayer se retrouva entassée au même endroit mais beaucoup plus haut, une vraie montagne, tout ça en moins de trois secondes. Cela ressemblait à un gag bien réglé.

– Martial, c'est pas vrai ! hurla Gilbert, enneigé jusqu'au ventre, et de rage, il jeta son bonnet en direction du ragondin.

Mais dès qu'il vit derrière lui Jefferson collé à la porte du garage, à moitié enseveli et l'air ahuri, il se mit à hoqueter et ce fut un fou rire de plus à leur très longue et très ancienne collection. Ils avaient beaucoup ri ensemble, depuis plus de vingt ans, ils avaient eu quelques malheurs aussi, et de belles frousses, ils s'étaient même ennuyés parfois, mais ils ne s'étaient jamais quittés.

Quelques minutes plus tard, ils s'étaient dégagés, époussetés et avaient retrouvé à la fois leurs pelles et leurs esprits.

– Bon, on s'y remet ? suggéra Gilbert.

– On n'a pas le choix, soupira Jefferson. Tiens, regarde, une botte...

Dans les romans et les films d'action, c'est souvent comme ça. Tout a l'air

tranquille, au début, jusqu'à ce qu'on entre dans le vif du sujet : un cri terrible dans la nuit, un coup de feu, ou bien une voiture précipitée du haut d'une falaise, enfin, une scène remarquable. Là, ce ne furent que ces quatre mots innocents sortis de la bouche de Jefferson : « Tiens, regarde, une botte... » Disant cela, il n'imaginait pas une seconde qu'il venait de siffler la fin de la récréation.

– Oui, et c'est ni la tienne ni la mienne..., commenta Gilbert en escaladant le tas de neige à quatre pattes avec l'énergie d'un sherpa gravissant l'Everest.

Une fois au sommet, il saisit la botte d'une main et tira. Elle ne vint pas. Il s'y mit à deux mains et elle ne vint pas davantage. C'était une botte en caoutchouc, de petite taille, toute simple.

– Ça, alors ! pesta Gilbert, et il s'arc-bouta sur ses deux jambes, comme un haltérophile. *Hu-u-u-u-sch* ! Ma vieille, il va falloir que tu viennes ou que tu dises pourquoi ! *Hu-u-u-u-u-sch* !

Forcément, il culbuta en arrière, la botte dans les mains, et il atterrit les quatre fers en l'air aux pieds de Jefferson. Mais ni l'un ni l'autre ne rirent, cette fois. Leurs deux regards étaient braqués sur le même endroit, et ce n'était plus une botte qui pointait là-haut, mais une chaussette de laine jaune avec des étoiles bleues, sembla-t-il à Jefferson, qui avait une bonne vue.

– Oh, nom d'une pipe en bois ! fit Gilbert que la stupéfaction avait soudain rendu littéraire et poli.

– *Breu-eu-eu ikk* ! couina Jefferson, le seul citoyen du pays des animaux à émettre ce son étrange lorsqu'il avait très peur.

– Tu crois qu'il y a un pied dans la chaussette ? demanda Gilbert.

– Ce serait lo... ce serait lolo... ce serait logique, bafouilla Jefferson. Tu vas voir ?

Une pensée lui vint aussitôt, terrible : *J'ai déjà vu cette chaussette...* Et son cerveau se mit en mode *recherche urgente*. Quelqu'un de sa famille ? Sa sœur Chelsea peut-être ? Non. Un ou une camarade d'études à l'université ? Non plus. Quelqu'un du groupe Ballardeau ? Peut-être. Le plus troublant était ce sentiment que la personne qu'il avait vue avec cette chaussette au pied lui était chère.

Cette seconde ascension fut plus lente, comme si le sherpa Gilbert craignait de voir surgir un yéti. Arrivé à une vingtaine de centimètres du sommet, il tendit sa main et se retourna pour recevoir les encouragements de son ami. Puis il prit entre ses doigts le bout de la chaussette et tira. Pas de résistance, cette fois, juste un pied gauche, tout blanc, dressé vers le ciel, et un mollet recouvert d'un pelage clair.

– Oh, purée ! jura Gilbert, moins classique. Il sort d'où, celui-là ?

– *Frêêêêhhhhhhh !* grinça Jefferson, les deux poings contre sa bouche.

Déjà Gilbert creusait à deux mains et avec frénésie pour dégager le propriétaire de la jambe.

– Viens m'aider, bon sang ! Il est peut-être encore en vie !

Évidemment, se dit Jefferson. Pourquoi est-ce que je suis si lent à réagir ? J'ai fait cinq ans d'études supérieures. Je connais à cinq cents mètres près la longueur du fleuve Brahmapoutre, je peux dessiner sur un globe toutes les routes maritimes du XVIII^e siècle, mais quand une personne est ensevelie sous la neige à deux mètres de moi, je reste là à rien faire, planté comme un poireau.

– Non, attends, appelle d'abord les secours ! cria Gilbert.

– C'est toujours le 8 ?

– Non, c'est le 14 maintenant je crois, ça a changé.

– C'est pas le 16 plutôt ?

– Je sais plus, tu m'embrouilles !

– Au secours ! cria Jefferson en désespoir de cause.

À cet instant, une longue et luxueuse voiture s'arrêta et un bouc très chic, coiffé en brosse, baissa la vitre.

– Pouvons-nous vous aider ?

– Oui, appelez les secours ! Vite !

Le bouc se tourna calmement vers son épouse chèvre.

– Faites le 7, Magdalena, voulez-vous ?

Jefferson rejoignit Gilbert et tous les deux se mirent à dégager la jambe. Il n'était pas question d'utiliser les pelles, trop dangereuses et coupantes. Jefferson découvrit bientôt le genou, puis la cuisse. Le corps était orienté vers le bas, comme si la personne avait plongé tête la première.

Une fois les hanches dégagées, et sans même se concerter, ils saisirent la ceinture du pantalon et tirèrent fort.

– Bon sang, il est complètement gelé ! grogna Gilbert.

La personne était corpulente, vêtue d'une parka boutonnée jusqu'en haut et d'une écharpe de laine. Ils l'allongèrent sur le dos et chassèrent de la main, puis en soufflant, la neige restée sur le visage. Les yeux étaient fermés, l'expression paisible.

– Oh non, gémit Jefferson, Émile...



Bien sûr qu'il les connaissait, ces chaussettes !

Émile, le chat photographe, avait fait partie de ce fameux groupe Ballardeau, resté solidaire après un mémorable et périlleux voyage organisé chez les humains, cinq ans plus tôt.

Plus récemment, Jefferson et lui avaient même passé beaucoup d'heures ensemble à repeindre les volets de leur amie Simone. Ces deux journées-là avaient marqué Jefferson. C'était la première fois qu'il avait affaire à une personne sourde, mais il n'avait pas mis longtemps à s'adapter : lire les messages écrits par Émile sur son carnet et toujours se mettre bien en face de lui pour qu'il puisse lire sur les lèvres. Il avait même appris quelques rudiments de la langue des signes. Mais surtout, il avait appris à se taire. À se contenter de la présence de l'autre sans se sentir obligé de parler et de parler et de parler. Il avait apprécié à la fois ce repos et ce mystère.

Chaque fois qu'Émile devait se hisser sur la pointe des pieds, pour atteindre le haut d'un volet par exemple, son pantalon remontait un peu sur sa jambe et découvrait ces fameuses chaussettes jaunes étoilées de bleu.

Jefferson avait même dit à Émile, enfin fait comprendre à Émile grâce à son pouce dressé et à la mimique qui allait avec, que ses chaussettes étaient *top*. En réponse, Émile avait écrit sur son carnet : *Oui, c'est ma grand-mère qui me les a tricotées. Très difficile à faire avec les petites étoiles bleues.*

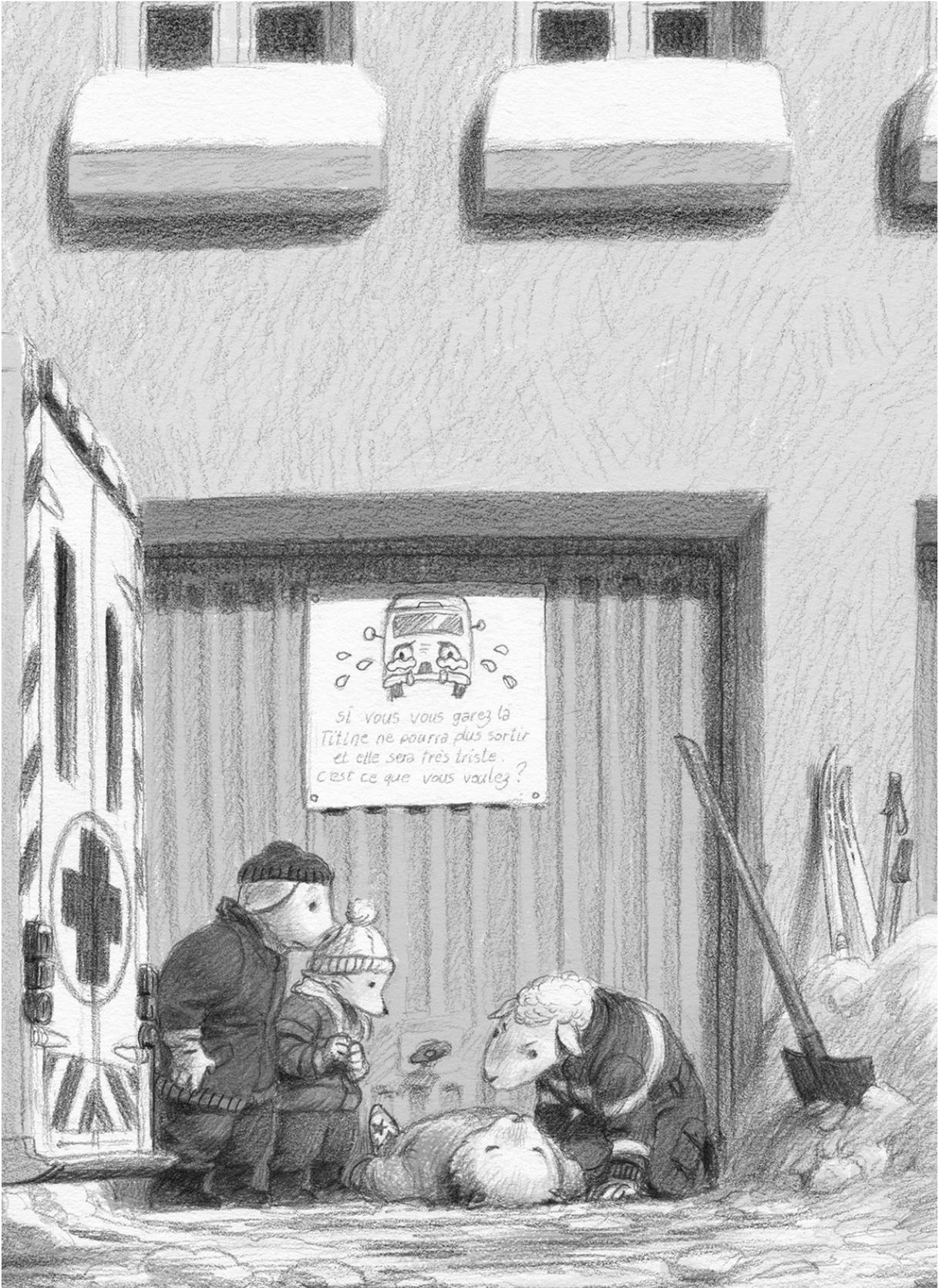
– Elle vit encore ta grand-mère ? avait demandé Jefferson.

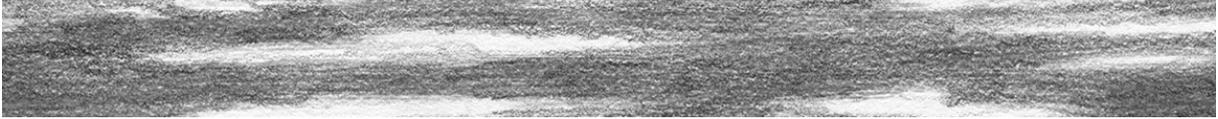
Émile avait secoué la tête, puis signé le mot « mort » dans sa langue : on joint les deux mains sur sa poitrine et on ferme les yeux. Cela dure une seconde à peine, mais c'est terriblement expressif.

À présent, il les tenait fermés, ses yeux, Émile, et il ne semblait pas près de les rouvrir. Gilbert et Jefferson l'avaient recouvert de tout ce qu'ils portaient de chaud sur eux : anorak, pull, écharpe, bonnet, et ils le frictionnaient comme ils pouvaient, sans même savoir s'il était encore vivant. Son visage restait couvert d'une mince pellicule de glace.

– Il a pas l'air de respirer..., souffla Gilbert. Il y a bien les poils de son menton qui bougent, mais c'est juste le vent, j'ai peur. Essaie de voir si son cœur bat.

Jefferson saisit le poignet glacé d'Émile, le pressa de son pouce en différents endroits, un peu au petit bonheur la chance, il faut bien le reconnaître, et ne trouva aucun pouls. Il chercha ensuite sous le cou, sans plus de succès.





– Alors, s’impatiente Gilbert, ça tape ?

– Oui, ça tape, mais c’est mon cœur à moi..., fit Jefferson, au bord des larmes.

La chèvre Magdalena avait été efficace et le S.A.M.A. (Service d’Aide Médicale aux Animaux) arriva quelques minutes après son appel, sirène hurlante, le ragondin Martial n’aurait pas fait plus vite.

La brebis urgentiste était une personne autoritaire, énergique et rompue au protocole. Elle agissait et se renseignait en même temps, sans perdre une seconde. Elle s’agenouilla près d’Émile.

– Est-ce que vous m’entendez, monsieur ? Monsieur, est-ce que vous m’entendez ?

Et comme le monsieur ne l’entendait pas, et pour cause, elle commença par le débarrasser de tout ce qui le recouvrait.

– On l’a trouvé comme ça dans la neige, commença Gilbert, c’est Martial qui...

– Chut ! fit l’urgentiste, l’oreille collée à la bouche d’Émile.

Le silence qui suivit leur sembla durer une éternité.

– Il respire, dit-elle enfin.

– Ah, soupira Gilbert, et le cœur bat ?

Malgré l’urgence de la situation, elle ne put s’empêcher de lui jeter un coup d’œil amusé.

– S’il respire, c’est en principe que le cœur bat, mon garçon...

– Ah oui, forcément, bredouilla Gilbert, penaud, et il évita soigneusement de croiser le regard de Jefferson.

Ce dernier sut aussitôt qu’il ne se priverait pas à l’occasion de rapporter ce savoureux petit dialogue. Il s’entendait déjà : *Alors Gilbert a demandé : ah, et le cœur bat ? Et l’urgentiste a répondu : s’il respire, c’est en principe que le cœur bat, mon garçon.* Ça lui vaudrait sans doute un franc succès, mais on n’en était pas encore là. Ce serait pour plus tard, et seulement si tout finissait bien. Pour le moment, Émile restait inconscient, et il semblait assister à tout ça de très loin, l’air moqueur. Les questions fusaiement :

– Quand l’avez-vous trouvé ? Depuis combien de temps était-il dans la neige ? Est-ce que vous l’avez déplacé ? Est-ce que vous le connaissez ?

Puis on transporta la victime sur une civière, jusqu’au véhicule. Le jeune

mouton qui assistait la brebis urgentiste posa le masque à oxygène sur le visage d'Émile.

– C'est grave ? demanda Gilbert.

– Hématomes multiples, traumatisme crânien et hypothermie, lança encore l'assistant en refermant la porte arrière. C'est sérieux.

– Où est-ce que vous l'emmenez ?

– Au C.H.A., au Centre Hospitalier des Animaux.

Le conducteur, un mouton lui aussi, déclencha avec la joie d'un enfant les deux notes assourdissantes de sa chère sirène et démarra.

– Attendez ! cria Gilbert en agitant la chaussette jaune et bleue au-dessus de sa tête, c'est à lui, ça !

Il était bien conscient que cela n'avait guère d'importance. La vraie question était : comment pourraient-ils avoir des nouvelles d'Émile ? Quand pourraient-ils venir le voir ?

La neige avait cessé. Les deux vaillants sauveteurs se retrouvèrent tout bêtes, au milieu de la rue. Ça s'était passé si vite. L'assistant mouton avait bien noté leur identité, leur adresse et leur téléphone, mais on ne les avait pas vraiment considérés.

L'ambulance du S.A.M.A. avait à peine tourné au coin du boulevard qu'une voiture de la gendarmerie déboula dans l'autre sens. Deux grands et athlétiques chiens danois, bien sanglés dans leurs uniformes, en descendirent.

– Messieurs, c'est vous qui avez trouvé le corps ?

Le corps, le corps..., pensa Jefferson, *il est quand même pas mort, Émile.*

– Oui, c'est nous ! répondit fièrement Gilbert en pointant son doigt vers la montagnette de neige, il était là-haut, la tête en bas.

– Bien, éloignez-vous, nous allons geler la scène.

Déjà son collègue tendait un long ruban de plastique jaune sur des piquets plantés autour du tas de neige.

– Holà ! se révolta Gilbert, y a rien à geler, il fait bien assez froid. Et vous enlèverez ça quand ? C'est que je dois sortir ma fourgonnette du garage demain matin. J'ai du boulot, moi !

– Nous aussi on a du boulot, mon ami, répliqua le gendarme. Veuillez dégager le périmètre, s'il vous plaît !

Comme le gendarme mesurait environ un mètre quatre-vingt-douze et qu'il était dépositaire de l'autorité publique, tandis que Gilbert culminait à quatre-vingt-cinq centimètres et n'était dépositaire de rien du tout, ce dernier enfila rageusement son anorak et s'en alla d'un pas décidé.

– Alors je vous souhaite une bonne journée, messieurs ! Viens, Jeff, laisse tomber...

Jefferson, qui n'avait aucune intention de s'opposer à quoi que ce soit, le suivit sans commentaires.

Il adorait la cuisine de Gilbert. Tous les deux avaient dû engloutir dans cette pièce l'équivalent d'un camion de spaghettis. Ça commençait toujours par : « J'ai pas grand-chose, là, des pâtes ça t'irait ? » Oui, ça lui allait toujours. Ce qui leur allait surtout, c'était d'être ensemble et de dire des bêtises. Mais ce dimanche-là, ils n'avaient pas le cœur à rire. *Traumatisme crânien, hypothermie...*

Le coup au crâne pouvait très bien avoir été provoqué par Martial, le ragondin, avec son chasse-neige, et dans ce cas, il était même heureux que la blessure ne soit pas plus grave. Est-ce qu'Émile avait été assommé sur place puis abandonné là, avant que la neige le recouvre ? L'avait-on assommé ailleurs et traîné jusqu'ici, dans ce coin excentré de la ville ? Qui aurait fait ça ? Pourquoi ? Autant de questions brûlantes.

– Il faudrait déterminer la nature du coup à la tête, dit Jefferson.

– L'autopsie parlera, commenta sagement Gilbert.

– L'autopsie ! Mais qu'est-ce que vous avez tous avec ça ? s'énerma Jefferson. Émile n'est pas mort, bon sang !

– Oui, pardon, les médecins le diront.

L'hypothermie, quant à elle, indiquait juste que le malheureux avait séjourné longtemps dans le froid.

– Il a commencé à neiger à quelle heure ? demanda Gilbert en touillant les spaghettis de sa spatule afin qu'ils ne collent pas au fond de la casserole.

– Aucune idée. Pas avant minuit en tout cas, je l'aurais vu.

– Tu étais dehors à minuit ?

– Oui, je sors chaque soir avant de me coucher, pour regarder la Grande Ourse.

– Et pour faire pipi ?
– En bonus, oui. Pour la neige, il faudrait demander à la météo. Ou alors, attends, je sais qui pourra nous renseigner !

– Qui ça ?

– Une personne qui travaille la nuit et que tu connais très bien.

Jefferson tapa un numéro sur son portable, l'air sûr de lui.

– Bonjour, Simone, je te dérange ?

– Le haut-parleur ! cria Gilbert à voix contenue et en désignant ses oreilles.

– Pas du tout, fit la voix tranquille de Simone à l'autre bout de la ligne, tu ne me déranges jamais, Jefferson, et tu le sais.

La douce lapine vouait au hérisson une tendresse absolue, doublée d'une éternelle reconnaissance depuis qu'il avait fait des pieds et des mains pour l'arracher des griffes d'une secte, deux ans plus tôt, et Gilbert adorait taquiner son ami à ce sujet. Il se tortilla dans tous les sens et pointa ses lèvres comme pour envoyer des baisers, si bien que Jefferson se retourna pour ne plus le voir.

– Merci, Simone. Je te dérange juste pour une petite chose : est-ce que tu travaillais à la radio cette nuit ?

– Oui.

– Et as-tu remarqué à quelle heure il a commencé à neiger ?

– À 1 h 59.

– Ça alors, c'est précis !

– Oui, c'est parce que je venais juste de rendre l'antenne avant les infos de deux heures. J'avais besoin de respirer à cause de mon dernier auditeur qui m'avait bien remuée avec l'histoire de son frère champion cycliste, tu n'as pas écouté l'émission ?

– Non, Simone, désolé, je t'écoute parfois mais pas tous les soirs.

C'était vrai. *Bonsoir Simone* était une émission de confidences, à tonalité féminine peut-être, mais il aimait s'endormir avec, certains soirs, en écoutant les gens raconter les secrets de leur vie et Simone leur répondre avec tellement d'humanité. Une fois rentrée de son terrible séjour entre les murs de la secte Anemos, deux ans plus tôt, elle avait cherché une nouvelle raison de vivre, et une radio locale, Fréquence Lépo, avait eu l'idée

grandiose de lui confier cette tranche horaire, au milieu de la nuit. Elle y avait très vite excellé, trouvé son public et gagné les cœurs.

– C'est pas grave, je comprends, répondit-elle. Bref, je suis allée à la fenêtre, j'ai ouvert et j'ai vu qu'il commençait à neiger assez fort sur la ville. C'était très beau dans la lumière des réverbères. Pourquoi tu me demandes ça ?

Jefferson hésita à se lancer dans l'explication, puis il se souvint que Simone connaissait très bien Émile, elle aussi. Elle les avait même invités à dîner tous les deux chez elle, à l'époque, pour les remercier d'avoir repeint ses volets.

– Oh non, oh non ! gémit-elle après qu'il eut fait le récit de leur matinée, il va s'en sortir, tu crois ?

– Mais oui. D'après l'urgentiste, c'est sérieux, mais il faut rester optimiste.

Dans l'après-midi, ils se trouvèrent désœuvrés. Ils n'étaient pas autorisés à dégager la sortie du garage de Gilbert, ni d'humeur à partir gambader dans la neige alors qu'Émile se battait pour sa vie sur son lit d'hôpital. Ils zappèrent une bonne heure devant la télé, à grignoter des Pépito et à faire de mauvais jeux de mots dès que l'occasion se présentait. Gilbert venait de lâcher : « Ce M. Bouteille ne manque pas de culot... » quand Jefferson en eut soudainement assez.

– Ça suffit, on y va !

En deux minutes ils furent prêts, Jefferson sur ses skis de fond, Gilbert sur ses raquettes. Le C.H.A. se trouvait de l'autre côté de la ville, sur une colline, et ils y arrivèrent en sueur. Ils laissèrent tout leur équipement à l'entrée et se présentèrent à l'accueil, tenu par une dame poule.

– Nous voudrions rendre visite à Émile, le monsieur qui...

– Ah oui, le chasse-neige...

– C'est ça.

Apparemment, la nature très spectaculaire du cas Émile avait frappé tout le monde au C.H.A. Cela changeait un peu de la routine dominicale : entorses de footballeurs et accidents de bricolage.

– Je suis désolée, déclara la poule après avoir consulté son écran, M. Van Dam se trouve encore en réanimation. Vous êtes des amis ?

– Euh oui, dit Jefferson, peu habitué à entendre quelqu'un désigner Émile par son nom de famille, nous sommes des amis. Nous reviendrons...

Pour sortir, il leur fallut passer devant plusieurs petites salles d'attente en espace ouvert, et leur attention fut attirée par l'une d'elles d'où provenaient des pleurs sonores et des lamentations :

– *Beu-eu-euh...* jamais, jamais je me le pardonnerai, madame... s'il se réveille pas et que c'est à cause de moi, je préfère mourir, je vous le dis franchement... qu'on me mette tout de suite dans la caisse, hop là, et qu'on n'en parle plus... *beu-eu-euh...* vous vous rendez compte j'aurais pu le couper en deux comme un ver de terre... j'ai rien vu... rien du tout je vous dis... y avait pas un chat dans la rue... enfin si... y avait un chat... lui... mais caché sous la neige... comment j'aurais pu le voir... *beu-eu-euh...* je suis prudent, madame, je fais attention... je suis le type à donner un coup de volant pour éviter un scarabée qui traverse la voie... je suis sensible, vous savez... on me dit que je suis un héros... que je l'ai sauvé... que sans moi il serait mort gelé... mais je suis peut-être surtout un assassin, vous comprenez... je sais plus où j'en suis... je vais rester ici jusqu'à ce qu'il se réveille... jour et nuit... je dormirai sur cette chaise... non, je veux même pas de coussin... je vous préviens, si quelqu'un m'apporte un coussin, il se le prend direct dans la figure... et je vous le répète : si Émile se réveille pas, et ben tant pis, qu'on me zigouille... non pire : qu'on me mette aux archives... je m'en fous... *beu-eu-euh...*

Le ragondin Martial, en larmes, effondré, faisait le spectacle devant une dame écureuille qui tentait en vain de glisser des : « il ne faut pas dire ça, monsieur » ou bien : « allons, allons, vous n'y êtes pour rien ». Jefferson et Gilbert hésitèrent à le rejoindre pour le réconforter, mais ils y renoncèrent. Martial était sans doute dans la vie comme au volant : inarrêtable.

Jean-Claude Mourlevat

L'auteur

Jean-Claude Mourlevat est né en 1952 à Ambert, en Auvergne, de parents agriculteurs. Il est le cinquième enfant de six. Il enseigne l'allemand pendant quelques années, avant de devenir comédien et metteur en scène de théâtre. À partir de 1997, il se consacre à l'écriture. Tout d'abord des contes, puis son premier roman : *La Balafre*. Depuis, les livres se succèdent avec bonheur, plébiscités par la critique, les lecteurs et les prix littéraires. Il réside près de Saint-étienne avec sa femme, Rachel, dont il a deux enfants. Ses romans sont traduits dans une trentaine de langues. En 2021, il est le premier lauréat français du prestigieux Astrid Lindgren Memorial Award.

Du même auteur chez Gallimard Jeunesse

Jefferson

Jefferson

Jefferson fait de son mieux

Jefferson se fâche

L'Homme à l'oreille coupée et autres histoires

Silhouette

Le Garçon qui volait

Terrienne

Le Chagrin du Roi mort

Le Combat d'hiver

La Troisième Vengeance de Robert Poutifard

La Ballade de Cornebique

Chez d'autres éditeurs

Mes amis devenus (Fleuve éditions)

Et je danse aussi, écrit avec Anne-Laure Bondoux

(Fleuve éditions)

Sophie Scholl : Non à la lâcheté (Actes Sud Junior)

La Rivière à l'envers (t. 1 et t. 2, Pocket Jeunesse)

L'Enfant Océan (Pocket Jeunesse)
A comme voleur (Pocket Jeunesse)
La Balafre (Pocket Jeunesse)
Je voudrais rentrer à la maison (Arléa)

Retrouvez Jean-Claude Mourlevat sur son [site Internet](#)

Découvrez un extrait
de la version audio de ce livre



Table

[Couverture](#)

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Note](#)

[1](#)

[2](#)

[L'auteur](#)

[Du même auteur chez Gallimard Jeunesse](#)

[Chez d'autres éditeurs](#)

[Découvrez un extrait de la version audio de ce livre.](#)

[Présentation](#)

[Achévé de numériser](#)

Jefferson se fâche

Jean-Claude Mourlevat



Une nouvelle aventure de Jefferson, qui mêle **humour**, **amitié**, et une bonne dose de **courage**. Le lauréat du prix Astrid Lindgren 2021 signe ici une merveille d'intelligence et de tendresse.

Ce matin-là, le pays des animaux est sous la neige. Alors qu'il aide le cochon Gilbert, son meilleur ami, à déblayer l'accès à son garage, Jefferson aperçoit une botte qui dépasse du tas de neige. Dans la botte : une chaussette de laine. Dans la chaussette : un pied. Au bout du pied : le chat Émile, gelé. Une nouvelle enquête démarre.

« L'élégance de la fable animalière et l'intensité du polar réunies ! »
Télérama

Cette édition électronique du livre
Jefferson se fâche
de Jean-Claude Mourlevat
a été réalisée le 26 septembre 2024
par Françoise Pham et Melissa Luciani
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).
(ISBN :978-2-07-521426-1 – Numéro d'édition : 638099).

Code produit : Q08476 – ISBN : 978-2-07-521429-2
Numéro d'édition : 638102

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.